

## UNE FEMME NE SE DIT-ELLE QUE DE L'ECRIT ?

### Généalogie des formules de la sexuation

J.P. Lebrun

(5) Il y a sans aucun doute plusieurs modèles d'approche du schéma de la sexuation tel que **Lacan** le constitue lors de la séance du 13 mars 1971, dans le courant du séminaire *Encore*. Nous nous sommes essayés ailleurs (1) à le réécrire en tentant à chaque fois de déployer ce qui motivait l'usage de ces inscriptions. Nous avons à cette occasion insisté sur l'inscription de la barre négative au-dessus des quantificateurs, faisant rupture en quelque sorte avec l'usage courant du champ des mathématiques et permettant - hypothèse que nous verrons confirmée dans ce qui suit - d'inscrire la négation de l'énonciation.

Nous allons tenter plutôt maintenant de tracer "*la généalogie de ces formules de la sexuation*". Si nous faisons usage de ce terme de généalogie, c'est en référence à la lecture de Foucault et d'une distinction judicieuse qu'il introduit à partir de Nietzsche (2): "*La généalogie ne s'oppose pas à l'histoire comme la vue altière et profonde du philosophe au regard de taupe du savant; elle s'oppose au contraire au déploiement méta-historique des significations idéales et des indéfinies (6) téléologies. Elle s'oppose à la recherche de "l'origine". Et de développer alors longuement l'antagonisme entre généalogie et recherche de l'origine et de nous indiquer que "Enstehung ou Herkunft marquent mieux que Ursprung l'objet propre de la généalogie. Herkunft, c'est la souche, la provenance. Enstehung c'est l'émergence, le point de surgissement. Provenance plutôt qu'origine, le généalogiste part à la recherche des commencements innombrables et la provenance insiste non sur l'unicité mais sur ce qu'elle recouvre de pluralité. Emergence, surgissement, non pas puissance anticipatrice d'un sens mais jeu hasardeux des dominations. Prise en compte de "l'entrée en scène des faces", de leur irruption, du bond par lequel elles sautent de la coulisse sur le théâtre. Nul n'est donc*

*responsable d'une émergence, nul ne peut s'en faire gloire; elle se produit toujours dans l'interstice".*

Pour situer généalogiquement le schéma de la sexuation, formulation lacanienne servant de réponse - si tant est que l'on puisse parler de réponse - à la question à propos de laquelle **Freud** avouait à **Marie Bonaparte** qu'il restait sans réponse, ainsi que le rapporte **Jones** dans sa monumentale biographie. "*La grande question restée sans réponse à laquelle moi-même n'ai jamais pu répondre malgré mes trente années d'études de l'âme féminine est la suivante: Que veut la femme ?*" Et **Lacan** de répondre: "*Il n'y a pas La femme, article défini, pour désigner l'universel*": la question freudienne est dès lors par **Lacan** déplacée et c'est ce déplacement qu'il s'agit de préciser.

Pour ce faire, partons, si vous le voulez bien, de l'état où **Freud** nous laisse sur la question de la féminité, c'est-à-dire la trente-troisième conférence d'introduction à la psychanalyse - jamais énoncée mais écrite et publiée en 1932. C'est dans dans cette conférence qu'il nous donne les dernières avancées sur cette question de la féminité. Nous n'allons pas ici reprendre l'entièreté de ce texte d'une trentaine de (7)pages, mais nous allons plutôt tenter d'en dégager la colonne vertébrale:

1. La psychanalyse convient d'une bisexualité, comme si l'individu n'était pas homme ou femme, mais à chaque fois les deux, seulement plus l'un que l'autre.
2. Se former à l'anatomie et à la convention "*ne donne aucun nouveau contenu aux notions de masculin et de féminin*" et même que ..."*plus vous vous éloignez du domaine sexuel au sens restreint, plus ce défaut de conformité devient évident*" (3).
3. Le développement de la petite fille en femme est plus difficile que celui du garçon en homme, et ce, pour deux raisons: premièrement parce que le clitoris doit céder son importance au vagin qui, à la phase phallique, n'a pas encore été découvert par les deux sexes. Deuxièmement, parce que le père doit se substituer à la mère comme objet d'amour. La petite fille doit donc échanger zone érogène et objet: deux choses que le garçon conserve.

Comment se fait cette transformation ? se demande alors **Freud**, et de répondre: "*ce serait bien sûr une solution d'une simplicité idéale si nous pouvions supposer qu'à partir d'un âge déterminé, l'influence élémentaire de l'attirance des sexes opposés se fait sentir et pousse la petite femme vers l'homme, tandis que la même loi permettrait au garçon de demeurer auprès de sa mère. On pourrait même ajouter que les enfants suivent en cela les indications que leur donne la préférence sexuelle de leurs parents. Mais les choses ne sont pas si faciles pour nous, nous ne savons guère si nous pouvons croire sérieusement à cette puissance mystérieuse que l'analyse ne nous permet pas de décomposer davantage et dont les poètes s'enthousiasment si fort.*"

5. (8)**Freud**, alors, retourne à l'étude de l'attachement pré-oedipien à la mère et à ce qui fera céder ce lien à la mère, pour privilégier désormais le rapport au père. Cet attachement, dit-il, termine en haine. Haine parce que la fille rend sa mère responsable de son manque de pénis.

6. Trois directions s'offrent alors à la fille. La névrose et l'inhibition; le complexe de masculinité; la féminité normale. Et **Freud**, d'explicitier les deux premières voies qui sont en fait des impasses, pour appeler ensuite à la rescousse les psychanalystes femmes mais sans arriver à en dire plus sur la féminité normale.

7. Sauf à rappeler que si l'on peut rêver d'une libido qui poursuivrait le but de la vie sexuelle masculine et une autre, ceux de la vie sexuelle féminine, il n'existe en fait rien de pareil: *"Il n'y a qu'une seule libido qui est mise au service de la fonction sexuelle masculine aussi bien que féminine"*.

8. Cette balise - Il n'y a qu'une seule libido - rappelée avec fermeté, **Freud** expose alors quelques particularités psychiques de la maturité féminine: degré plus élevé de narcissisme, pudeur, etc...

9. **Freud** mentionne une impression de sa pratique: à même âge, un homme s'avère plus malléable à l'évolution psychique que peut apporter l'analyse: une femme se caractérisant plutôt par sa rigidité et son immuabilité.

10. **Freud** termine cet article par une phrase qui en fait bondir plus d'un: *"N'oubliez pas que nous avons décrit la femme dans la mesure où son être est déterminé par sa fonction sexuelle. Cette influence va certes très loin, mais ne perdons pas de vue qu'en dehors de cela, chaque femme peut être aussi un être humain"*.

11. (9) Et de renvoyer, si le lecteur veut en savoir plus sur la féminité, à la vie, aux poètes, et au progrès de la science.

Que tirer comme conséquences de ce point où **Freud** laisse les choses concernant la féminité ?

D'abord, il nous faut rendre hommage à **Freud** de ne pas nous masquer ses points d'impasse, mais bien au contraire, de nous les mettre sous le nez, en quelque sorte et par là même de nous indiquer que loin d'avoir réponse à tout, il nous précise que sur cette question, l'expérience de la vie, le poète ou l'avenir de la science en savent plus que lui.

Ensuite, reprenons et cernons son point d'impasse. A relire ce texte, il apparaît clairement que lorsque **Freud** nous dit *"Nous ne savons guère si nous pouvons croire sérieusement à cette puissance mystérieuse que l'analyse ne nous permet pas de décomposer davantage et dont les poètes s'enthousiasment"*, c'est lui-même qui nous a appris à entendre dans une telle formulation, que quelque chose de la croyance se poursuit en quelque sorte. Croyance dans le rapport sexuel, nous a alors appris à dire **Lacan**, et c'est bien à partir du moment où, dans ce texte, **Freud** nous avoue qu'il n'a pas cessé d'y croire, même s'il ne sait guère s'il peut y croire sérieusement, que le fil va, si pas se rompre, au moins prendre du mou. Et **Freud** de poursuivre en régressant à l'interrogation sur le lien pré-oedipien de la fille à sa mère, aux impasses qu'il repère comme telles du complexe de masculinité et de la névrose, sans pour autant être à même de dire autre chose que ce qu'il appelle la féminité normale; il peut seulement en donner quelques traits phénoménologiques et finir par déclarer forfait. Sauf à rappeler avec force qu'il n'y a qu'une seule libido et que l'énoncé libido féminine manque tout à fait de justification. **Freud** nous laisse donc face à une énigme avec le témoignage de quelques voies explorées dont il a montré les impasses (10) avec quelques traits phénoménologiques pertinents et avec un poids de certitude: il n'y a qu'une seule libido.

On ne peut pas dire que **Lacan** reprenne immédiatement cette question et pourtant, elle va très vite être située par lui comme en rapport avec la structure langagière elle-même.

Il commence comme nous le savons par retourner à la psychanalyse selon **Freud**, en rappelant que: "*Ses moyens sont ceux de la parole en tant qu'elle confère aux fonctions de l'individu un sens; son domaine est celui du discours concret en tant que champ de la réalité transindividuelle du sujet; ses opérations sont celles de l'histoire en tant qu'elle constitue l'émergence de la vérité dans le réel*". Et plus loin: "*L'expérience psychanalytique a retrouvé dans l'homme l'impératif du verbe comme la loi qui l'a formé à son image*." Une fois donc repositionné que la psychanalyse est affaire de langage autant dans la pratique de la cure que dans sa théorisation qui consiste à tirer conséquence de cette primauté humaine du symbolique, **Lacan** articulera ces rappels avec la question de la féminité. Ainsi, dès le Séminaire sur les Psychoses, il rappellera que la raison de la dyssymétrie de l'oedipe chez l'un et l'autre sexe se situe essentiellement au niveau symbolique, qu'elle tient au signifiant. "*Il n'y a pas à proprement parler de symbolisation du sexe de la femme comme tel. En tout cas la symbolisation n'a pas la même source, n'a pas le même mode d'accès que la symbolisation du sexe de l'homme et cela parce que l'imaginaire ne fournit qu'une absence là où il y a, ailleurs, un symbole très prévalent. Le phallus est un symbole dont il n'y a pas d'équivalent, c'est d'une dyssymétrie dans le signifiant qu'il s'agit. L'expérience montre une différence frappante: l'un des sexes est nécessité à prendre pour base de son identification l'image de l'autre sexe.*" (2bis)

Ce texte fournit d'ailleurs un éclairage différent à la **(11)**féminité normale telle que **Freud** la considère. Dans son article sur "la sexualité féminine", quasi contemporain de la 33<sup>e</sup> conférence, puisqu'il date de 1931, **Freud** est un peu plus précis sur ce qu'il appelle féminité normale. Ainsi il rappelle les trois orientations possibles du développement de la petite fille. La première conduit à se détourner d'une façon générale de la sexualité (la petite femme renonce à son activité phallique); la seconde direction la conduit à ne pas démordre, avec une assurance insolente, de sa masculinité menacée, pouvant aller jusqu'à un choix homosexuel; ce n'est que la troisième direction du développement, très sinueuse, qui débouche dans l'attitude féminine normale, celle qui choisit le père comme objet et trouve ainsi la forme féminine du complexe d'Oedipe. En somme, pour **Freud**, la voie royale de la féminité est identifiée à ce choix du père comme objet, soit le second des changements imposés à la petite fille (le premier étant le passage du clitoris au vagin), qui est dès lors considéré comme un aboutissement, en quelque sorte.

La lecture de **Lacan**, lorsqu'il dit: "*Cette différence frappante qui fait qu'un des sexes est nécessité à prendre pour base de cette identification l'image de l'autre sexe*" fait de ce qui chez **Freud** est condition suffisante, seulement une condition nécessaire qui se devra d'être alors interprétée dans la perspective où c'est l'ordonnement symbolique qui règle tout.

Autrement dit, la question de la féminité se doit d'être réarticulée au langage lui-même et ne positionner le rapport au père - aboutissement selon **Freud** - que comme manière spécifique d'une femme de seulement "aborder" cette question. Si c'est le langage qui subvertit l'ordre naturel des relations entre les sexes, celui de la biologie et des instincts, ce langage s'interpose en quelque sorte entre homme et femme non à la manière d'un gué qui permettrait de passer d'un côté à l'autre, mais comme un mur infranchissable et incontournable qui **(12)**contraint homme et femme à une autre modalité de satisfaction, de jouissance, celle qu'on appelle langagière, "*celle qu'il ne faudrait pas pour qu'il y ait du rapport sexuel*". Cette jouissance est donc en elle-même ratage de celle que l'on suppose à l'ordre naturel; elle ne laisse plus à homme et femme qu'à se situer par rapport à elle, soit comme façon homme, soit comme façon femme de rater le rapport sexuel.

Ainsi donc, à l'ordre naturel où mâle et femelle se situent symétriquement, s'est substituée notre organisation langagière, où c'est dissymétriquement que la structure nous impose de nous situer sexués.

Mais, qu'en est-il alors du féminin dans le langage ?

Rappelons d'abord que cette jouissance langagière, **Lacan** l'appelle, aussi: phallique. Ceci ne peut s'appuyer que sur la prévalence qu'il attribuera au Phallus dans son article de mai 58 consacré à "*La signification du Phallus*". Le Phallus s'y éclaire de sa fonction: "*Le Phallus dans la doctrine freudienne n'est pas un fantasme. Il n'est pas non plus comme tel un objet, il est encore moins l'organe - pénis ou clitoris - qu'il symbolise. Le Phallus est un signifiant. C'est le signifiant destiné à désigner dans leur ensemble les effets de signifié en tant que le signifiant les conditionne par sa présence de signifiant.*"

Et plus loin: "*Le Phallus est le signifiant privilégié de cette marque où la part du logos se conjoint à l'avènement du désir.*"

Nous dirions quant à nous que le Phallus est ce signifiant qui a charge de rappeler qu'entre le mot et la chose, il y a un irréductible, une inadéquation radicale. S'inscrire dans la fonction langagière suppose la mort de la chose et de ce fait, une hétérogénéité radicale entre l'énoncé et son reste. Le mot par rapport à la chose est autre chose, en même temps qu'il n'est pas la chose. Double modalité de prendre en compte la subversion, le **(13)** "détour" qu'impose l'ordre des mots au champ des choses. Versant positif où une nouvelle rencontre a lieu, celle d'avec le mot et versant négatif en tant que cette autre satisfaction suppose une perte de la chose. Signifiant particulier en ce qu'il se signifie lui-même, en quelque sorte, ce qu'évoque **Lacan** en disant que "*ce que le Phallus dénote, c'est le pouvoir de signification*" (19 janvier 72). Signifiant butée, signifiant limite - et non pas frontière - rappel de ce que hors du langage, pas de salut, mais lui-même mise en acte de cette fonction langagière. "*Die Bedeutung des Phallus*" est en réalité un pléonasme, dit **Lacan**, le 2 juin 71, et de poursuivre: "*Le langage en sa fonction d'existant ne connote, en dernière analyse que l'impossibilité de symboliser le rapport sexuel chez les êtres qui l'habitent, qui habitent le langage en raison de ce que c'est de cet habitat qu'ils tiennent la parole*".

Nous arrivons en quelque sorte à une équivalence de termes, jouissance langagière, sexuelle ou phallique: "*Le Phallus est très proprement la jouissance sexuelle en tant qu'elle est coordonnée, qu'elle est solidaire d'un semblant*" (20 janvier 71). Et du même coup, appellation nouvelle en quelque sorte  $\phi x$ , fonction phallique, soit "*la fonction qui se constitue de ce qu'il existe cette jouissance appelée jouissance sexuelle et qui est proprement ce qui fait barrage au rapport*". Ceci étant posé et qui, d'ailleurs, sera écrit dans chacune des formules de la sexuation,  $\phi x$ , aussi bien du côté masculin que féminin et aussi bien pour chacun des côtés marqués négativement et positivement, que pouvons-nous supputer de la féminité ?

S'il convient de saisir que la spécificité féminine du ratage du rapport sexuel est celle qui se tiendrait à partir de la dimension de la négativité, de ce que la mise en jeu du langage signifie, il s'agit d'emblée d'éviter trois écueils.

1. Le féminin ne peut être opposé au masculin comme **(14)** symétriquement différent, puisque c'est cette symétrie qui est subvertie par le langage. La retrouver ne serait en quelque sorte qu'une nouvelle version des différences biologiques dont **Freud**, déjà, disait qu'elles étaient radicalement insuffisantes.

2. Le féminin ne peut être entifié tel un anima opposé à un animus, une telle entification équivaldrait à annuler la spécificité de la féminité; ainsi, avec un seul trait de couleur rouge, faire deux classes, ne peut se faire que comme les Rouges et les Pas Rouges. Mais si les Pas Rouges obtiennent une spécificité Rouge, à leur tour, ils perdent leur spécificité propre qui consiste à ne pas avoir cette spécificité rouge.

3. Le féminin ne peut être déifié par exemple par le culte de l'énigme de la féminité, soit du romantisme de l'ineffable. Renvoyer au seul silence, comme versant féminin de la fonction langagière ne suffit pas. Quelque chose doit en être articulé, faute de quoi il ne sera pas possible de distinguer le silence féminin d'un mutisme hystérique. Si, pour Τεκμείσα, la compagne d'**Ajax**, "*le silence est la parure des femmes*" (**Sophocle**), pour le psychanalyste, ce même silence peut aussi être le dernier bastion de celle qui a toujours à redire, faute précisément d'arriver à dire.

Alors, comment pourrions-nous soutenir un peu plus loin, tout en évitant ces écueils, cette négativité, si nous articulons que c'est celle-ci dont se soutient la féminité ?

On pourrait avancer que, en quelque sorte, l'homme reprend le versant positif de ce qui constitue cet arrachage au réel que suppose la mise en place de la fonction langagière, soit le versant de cette autre satisfaction, de cette jouissance langagière phallique, sexuelle, de celle qu'il ne faudrait pas pour qu'il y ait du rapport sexuel.

(15) Une femme, prendrait plutôt sur elle le versant négatif, soit d'avoir à témoigner du vide que ce même arrachage suppose, en même temps qu'occulte. Avec immédiatement deux difficultés: d'une part, une asymétrie de ces positions, par rapport à la tâche à accomplir et aux moyens dont elle dispose. Le versant mâle est idoine à la fonction langagière elle-même; le versant femelle est indicible comme tel, puisque désigner le vide d'où émane le langage n'est pas dicible comme tel sans l'annuler, en quelque sorte.

D'autre part, une difficulté liée au repérage précis qu'il s'agit de faire de ce que la différence anatomique viendrait en même temps que contraindre à une prédestination à des positions respectives, se dissiper - entièrement ou pas - dans ce qui ne devient plus qu'une position dans le langage. "*Les hommes, les femmes, ce ne sont que des signifiants*". Nous verrons que cela restera une question qu'il conviendra d'adresser à cette écriture lacanienne, soit: toute la question est-elle épuisée à dire qu'une femme commence par se construire comme un garçon ? Pourquoi n'y a-t-il de fétichisme chez la femme ? Qu'en est-il, par exemple, de la création musicale chez la femme ?

Mais revenons à notre fil: soutenir ce qu'il en est d'une féminité, sans tomber dans les écueils de l'entification du féminin. Comment le positionner correctement ?

Si un énoncé, un dit, est toujours mâle, en quelque sorte, puisqu'il peut "oublier" d'où il s'énonce et que c'est même en partie sa fonction, comment alors "*dire cette négativité*", ce lieu d'où il se tient? Pour ce faire, il faudra non pas se contenter de l'énoncé, mais se tourner vers l'énonciation, non qu'il soit possible de penser une énonciation qui s'énonce comme vide, mais qu'elle puisse se reconnaître comme double.

La langue fournit des énoncés qui ne peuvent obturer cette double dimension d'énoncé et d'énonciation. Ce sont précisément ces formules vers lesquelles se sont déjà (16) tournés les logiciens, ainsi le fameux énoncé "*Je mens*" qui ne peut éluder son énonciation. "*Les deux*

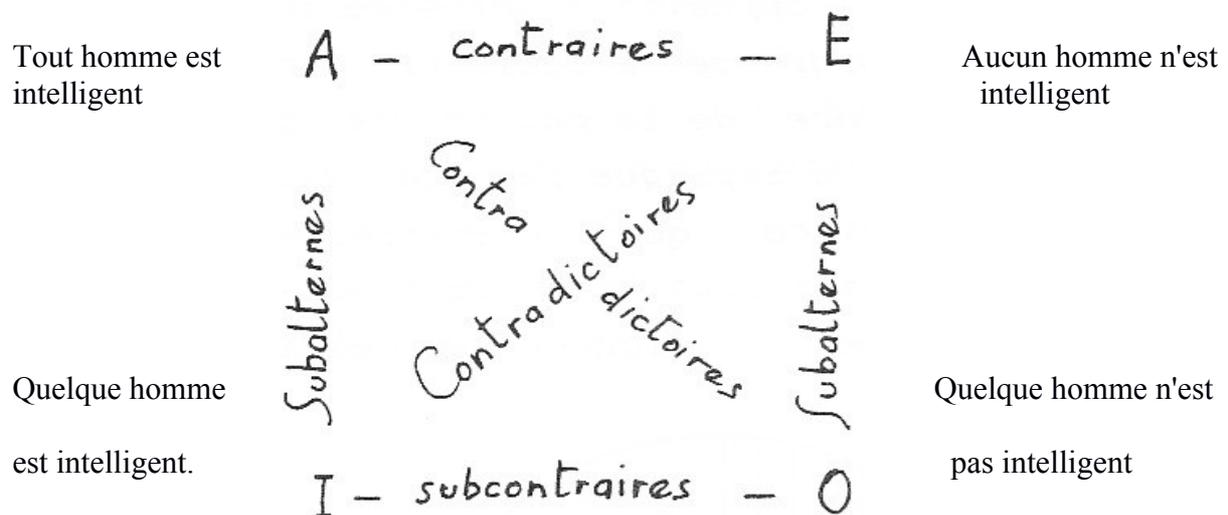
*lignes que nous distinguons comme énonciation et énoncé nous suffisent pour que nous puissions affirmer que c'est dans la mesure où ces deux lignes s'embrouillent et se confondent que nous pouvons nous trouver devant tel paradoxe qui aboutit à cette impasse du "je mens", dit **Lacan**, le 15 novembre 61.*

Ceci nous permet de saisir pourquoi **Lacan** va précisément "s'attaquer" au carré d'**Aristote**, dans la mesure où ce carré n'est autre que le tableau classique des rapports mutuels des propositions entre elles, selon les oppositions respectives, soit par la qualité, soit par la quantité, soit le tableau paradigmatique des rapports entre énoncés. Et c'est bien cette logique des énoncés qu'il va battre en brèche et subvertir avec ses formules quantiques de la sexuation. Dans sa séance du 18 mai 71, **Lacan** reprend l'histoire de la logique et vient à montrer que "la logique porte la marque de l'impasse sexuelle". Et d'alors explorer "une nouvelle logique, celle qui est à construire de ce qui se passe de ceci à poser en premier qu'en aucun cas, rien de ce qui se passe du fait de l'instance du langage ne peut déboucher sur la formulation d'aucune façon satisfaisante du rapport" (8 déc. 71).

Ceci permet de saisir pourquoi **Lacan** va s'intéresser de près à la lecture que fera **Peirce** du carré logique d'**Aristote**, lecture dont toute la portée subversive réside dans la prise en compte du vide, et **Lacan** de nous faire entendre précisément son progrès et son appui dans la science mathématique lorsqu'il nous dit: "Ce en quoi nous avons progressé dans la logique des classes, c'est que nous avons créé la logique des ensembles. La différence entre la classe et l'ensemble, c'est que lorsque la classe se vide, il n'y a plus de classe, mais que, quand l'ensemble se vide, il y a encore cet élément de l'ensemble vide. C'est bien en quoi la mathématique peut faire un progrès à la logique" (3 mars 72).

Mais reprenons ceci pas à pas.

On peut classer formellement les propositions du point de vue de la quantité en universelles et particulières et du point de vue de la qualité en négatives et affirmatives. En associant ces deux points de vue, on obtient le classement suivant: les universelles affirmatives (A), les universelles négatives (E), les particulières affirmatives (I) et les particulières négatives (O). Si l'on considère ces propositions dans leur rapport mutuel, on constate qu'elles s'opposent soit par la qualité, soit par la quantité, soit par les deux à la fois. On résume ces diverses oppositions dans le carré logique.



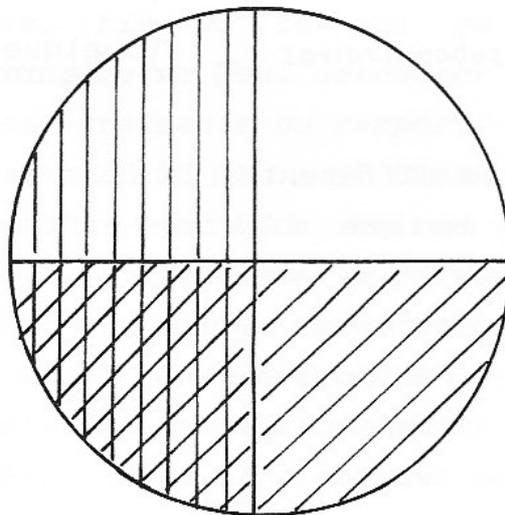
Les contradictoires diffèrent à la fois par quantité et qualité. L'une nie ce que l'autre affirme. Elles ne peuvent être ni vraies l'une et l'autre, ni fausses l'une et l'autre. De la vérité de l'une on peut déduire la fausseté de l'autre et réciproquement.

Les contraires diffèrent par la qualité seulement. Elles ne peuvent être vraies à la fois, mais par contre, peuvent être, l'une et l'autre, fausses en même temps.

Le 17 janvier 61, **Lacan** parle de ce carré logique et nous dit tout de suite l'embarras suscité par la définition comme telle de l'universelle. Il nous rappelle que, déjà, **Aristote** (4) avait posé la question de savoir (18) comment il fallait nier l'universelle. Soit en niant le psodiorisme (tout), soit l'attribut (mortel). **Aristote** avait préféré faire porter, quant à lui, la négation sur l'attribut. Mais ceci pose en quelque sorte la question de ce qui fait la spécificité de l'universalité. Est-ce que c'est de quelque chose qui simplement suppose la collection réalisée ou non qu'il s'agit dans la différence qu'il y a de l'universelle à la particulière. Et **Lacan** de nous rappeler que, précisément, les distinctions de qualité et de quantité pour distinguer les oppositions ont été malencontreusement introduites par **Apulée** (deuxième siècle après J-C.) et de revenir alors à ce que **Peirce** introduit comme catégorisation et comme critique de cette distinction réductrice d'**Apulée**.

*"Nous appellerons l'opposition universelle-particulière une opposition de l'ordre de la lexis (17 janvier 62) pour la distinguer de l'ordre de la phasis, ce qui équivaut à dire que l'universelle n'implique pas une existence".*

D'où, remarque **Peirce**, que l'universelle affirmative recoupe les deux cadrans supérieurs du schéma, incluant et celui où les traits se positionnent et celui où il n'y a pas de trait.



Et ainsi de suite, tout ceci amenant la subversion des rapports tels qu'ils sont définis dans le carré d'**Aristote**.

Plutôt que d'avoir un rapport de contradiction entre (19) l'universelle affirmative et la particulière négative, soit que de la vérité de l'un on puisse déduire la fausseté de l'autre, nous allons avoir une universelle affirmative qui se fondera sur l'exclusion de la particulière négative. La classe des traits verticaux ne tiendra que de ce que au moins un trait ne l'est pas.

Il y a en quelque sorte, une dialectique entre le *tous qui* et le *un qui pas*, entre le  $\exists x \phi x$  et le  $\forall x \neg \phi x$ , entre l'exception qui dès lors est fondatrice et la classe. La prise en compte de la case vide comme corrélatrice essentielle de la dimension de l'universalité est ce qui subvertit les énoncés du carré d'**Aristote** qui, eux, obturaient ce que pourtant ils supposaient: un lieu vide d'où ils s'énonçaient.

C'est donc en prenant en compte ce cadran vide que l'on peut commencer de passer d'une logique des énoncés à une logique de l'énonciation. Ainsi **Lacan**, au cours des séminaires des 7 et 14 mars 62, avance-t-il en assurant l'universalité d'une classe, non seulement d'une collectivité réalisée - tous n'équivaut pas à la collection des uns - mais de l'exclusion d'un trait différentiel qui peut venir à manquer. Tous équivaut alors à: pas de un qui dit non.

Ainsi la classe des mammifères ne se fonde pas sur la totalité des vertébrés qui possèdent des mamelles, mais sur l'exclusion d'un vertébré qui n'en possède pas. Il faut avoir isolé le trait "mamme" et puis s'être situé par rapport à lui, soit: "il ne peut se faire que la mamme manque" voilà ce qui constitue la classe des mammifères. Et c'est cette fonction que **Lacan** assignera au sujet. Le sujet d'abord, constitue l'absence de ce trait, comme tel, il est lui-même le cadran en haut à droite. C'est le zoologiste qui détachant la mamme, peut identifier son absence. C'est donc le sujet qui introduit la privation et par l'acte d'énonciation.

L'acte d'énonciation suppose donc la prise en compte de ce vide, de ce blanc, de cette négativité qui va (20) précisément, pourrait-on dire, supporter la dimension de la féminité en tant que sexuée dans la fonction langagière.

L'on voit dès lors ce que suppose cette partie gauche des formules de la sexuation  $\exists x \phi x$  et  $\forall x \neg \phi x$  qui n'est pas pure et simple reprise ou autre écriture de l'universelle affirmative et de la particulière négative dans leurs rapports de contradictions tels qu'ils se trouvent dans le carré d'Aristote. Nous sommes passés d'une logique de l'exception qui n'infirme pas la règle à une logique de l'exception qui la fonde. Nous pouvons d'ailleurs très bien saisir dans l'évolution de **Freud** entre le père de Totem et tabou et celui de Moïse l'égyptien, de l'au moins un qui n'est pas juif et qui, de ce fait, fonde la judéité, une évolution identique à celle de  $\exists x \phi x$  qui, "imaginativement", est radicalement autre à  $\exists x \phi x$  tel qu'il fonde la classe de ceux qui sont soumis à la fonction phallique.

Voilà donc pourquoi la systématisation des énoncés telle que la logique classique la formule ne met en évidence qu'un rapport de contradiction entre universelle affirmative et particulière négative, là où au travers de ce qui fonde l'universalité, apparaît en filigrane, en quelque sorte, la question de l'incontournable énonciation, soit du lieu vide que suppose tout énoncé.

C'est cette question qui sera porteuse de la dimension de la féminité dans le langage. En construisant une logique de l'énonciation, **Lacan** s'essaye à redonner une place à cet indicible, sans cesse obturé par le dit lui-même.

Si l'on voit dès lors à quoi mène cette interrogation du féminin dans la sexuation, soit à quoi correspond la féminité dans le langage, la question reste néanmoins de savoir comment fixer "arrêter" en quelque sorte ce vide qui ne peut que s'évider, sans cesse à l'oeuvre dans la fonction langagière, mais sans arrêt "en fuite", comme on le dit d'un tonneau percé.

(21) Ce "non dire", comment le dire ? Comment dire cette dimension de négativité dans la fonction langagière, puisque dire non n'y équivaut nullement: dire non, c'est encore davantage

dire; plus je dis que cela n'existe pas, plus je le fais exister comme signifiant. Alors, comment articuler quelque chose de cette négativité, versant féminin de la fonction langagière ?

Seul l'écrire peut arrêter quelque chose de la négativité que suppose un dire dans un dit. Ce qui de structure ne peut se dire, puisqu'il est la négativité même fondatrice de ce dire, et qu'à le dire davantage, je le fais exister comme dit et l'annule comme négativité, ce qui de structure ne peut se dire, peut néanmoins s'écrire.

Repérons donc qu'une fois la partie gauche du tableau de la sexuation battue en brèche dans sa dimension d'opposition d'énoncés contradictoires, mais écrite comme faille ouverte, bien qu'à proprement parler indicible, de l'énonciation, la partie droite peut s'ouvrir. En quelque sorte, il faut qu'une faille s'ouvre et s'assure à gauche pour que la question de la féminité puisse se poser.

Nous verrons plus loin qu'il peut être fait une lecture de ce type du conflit d'**Antigone** et de **Créon**. Mais bien plus encore, ceci nous permet de saisir comment la réponse freudienne - fantasme obsessionnel, comme **Lacan** nous le précisera du père de Totem et Tabou - obture la question de la féminité et comment c'est bien la consistance donnée au père imaginaire qui fonctionne comme empêchement à ce que la question de la féminité poursuive sa route. Nous retrouvons ici le texte de **Freud**, ainsi que nous l'avons évoqué plus haut, comme apportant une réponse au destin d'une femme par le père, alors que ce n'est qu'un préalable à la possibilité d'un devenir spécifique.

La manière dont **Lacan** va alors essayer d'écrire, au sens où **Jacques Février** nous dit de l'écriture qu'"elle est un procédé dont on se sert pour immobiliser, pour fixer le langage articulé fugitif par son essence même" (5) et pour la petite histoire, il faut signaler que l'une (22) des premières écritures selon **Jacques Février** était, avec les signes géométriques et les signes pictographiques (les signes ayant valeur d'écriture), les noeuds, et même de rappeler le noeud dans le mouchoir à des fins de comptabilité.

Pour ce faire, Jacques **Lacan** va transgresser, nous dit-il, une règle habituellement en usage en mathématiques, celle de ne pas négativer les quantificateurs et d'arriver dès lors à ces deux formules qui se trouvent à droite. Soit:  $\exists x \varphi x$  et  $\forall x \varphi x$ . Une telle écriture arrivant à fixer en quelque sorte ce qui est habituellement fugitif, soit le NON DIRE ou encore la négativité que suppose le dire, l'intérêt étant dès lors de sortir de la clôture signifiante sans vraiment en sortir. Soit pas de x qui dise non à la fonction  $\varphi$ , pas d'exception sur laquelle se fonde la règle et donc pas de totalité, par voie de conséquence. Nous avons l'habitude de lire ceci en disant: pas de mère ancestrale, mais peut-être est-ce déjà là une lecture déterminée par l'anatomie car, si hommes et femmes doivent là choisir leur camp en tant que se sexuants dans le langage, il faut lire cette formule comme un: Pas de père d'exception. Et ceci n'est peut-être pas sans intérêt, précisément en tant que, d'une part l'écriture de gauche reprenant le carré d'Aristote, on peut dire que l'écriture de droite est spécifiquement la nouveauté de **Lacan**: or cette écriture, il convient de la lire comme une dialectique entre  $\exists x \varphi x$  et  $\exists x \overline{\varphi x}$ , et d'autre part parce qu'il n'est peut-être pas sans intérêt d'entendre la formule quasi testamentaire de **Lacan** dans le *Sinthome* (13 avril 76): "Le nom du père, on peut aussi bien s'en passer, à condition de s'en servir" comme fondamentalement bisexuée, soit s'en servir côté gauche et s'en passer côté droit.

Enfin, dernière des quatre formules quantiques, celle en bas à droite, de nous formuler et l'absence d'universalité du côté des femmes et qu'une femme dans la fonction phallique n'y est

pas toute. "C'est de l'élaboration (23) du pas tout, nous dit **Lacan**, qu'il s'agit de frayer la voie". (13 février 73)

"Pas toutes les femmes" pourrait être lu de trois manières différentes. Dont l'on va voir que l'une est exclue à cause de la partie supérieure de la partie droite du tableau.

En effet, "*pas toutes les femmes*" pourrait être lu comme: pas toutes les femmes, soit quelques femmes qui pas. Ou bien, deuxième possibilité: pas de "*toutes les femmes*", en tant que classe. Troisièmement, cela peut encore se lire: pas toute la femme.

On voit évidemment tout de suite qu'avec ces trois lectures, le fait même que dans la partie supérieure droite du schéma de la sexuation il est indiqué qu'il n'y a pas d'exception de ce côté-là, la première lecture de ce "*pas toutes les femmes*" n'est pas possible. Autrement dit, il n'y en a pas quelques qui pas. Il n'y en a pas pas du tout.

Il reste dès lors la deuxième possibilité de lecture qui équivaut à dire qu'il n'y a pas de classe de femmes, pas d'universalité du côté féminin.

Enfin, la troisième lecture, conséquence en quelque sorte de l'ouverture de la partie gauche du schéma de la sexuation, qui permet de ce seul fait la partie droite et qui est aussi la conséquence de la formule supérieure droite, un passage en quelque sorte, d'un "omnis" à un "totus" sur lequel porterait la négation: il s'agit alors de: pas toute la femme est dans la fonction phallique.

Ceci laisse alors comme question ouverte ce que je formulerais ainsi dans mon titre: une femme ne se dit-elle que de l'écrit ?

Qu'il n'y ait pas de rapport sexuel, que **Lacan** l'ait écrit dans ses formules quantiques, double réponse à la question de **Freud** *Que veut la femme ?*, ou mieux, double articulation dont il y a lieu de tirer les conséquences: qu'il n'y a de réponse à cette question que singulière et que son assurance ne peut se tirer que d'une encre.

(24) Je ne m'étendrai pas ici sur la partie inférieure du schéma, ce serait trop long et je vous renvoie à ce que j'avais fait à Grenoble (1), mais je voudrais seulement reprendre un point que je formulerais ainsi: qu'est-ce qui relie l'éthique de la psychanalyse et Encore ?

On entend souvent formuler que ces deux séminaires se tiennent: d'ailleurs, **Lacan** lui-même commence par évoquer ce rapprochement. Mais qu'est-ce qui les noue ? Je voudrais éclairer ceci quelque peu: j'ai toujours été étonné par la lecture que l'on pouvait faire d'**Antigone** de **Sophocle** comme, si pas une guerre des sexes, au moins toute la question de la difficulté de leurs rapports. Plus d'un critique lit cette tragédie d'ailleurs comme articulée autour de cette question: ainsi Steiner dans ses *Antigones* (6), d'en arriver à la conclusion "*que le drame prend sa source en dernière analyse dans la dialectique de l'homme et de la femme*". Et il n'est que de lire la pièce pour apprécier le nombre de fois où cette question est évoquée: "*Rends-toi d'abord compte que nous ne sommes que des femmes*", dit **Ismène** à **Antigone** dès le premier dialogue. "*La nature ne nous a pas faites pour lutter contre des hommes*".

**Créon**, en parlant d'**Antigone** au Coryphée, dira que "*si elle doit s'assurer impunément un tel triomphe, alors ce n'est plus lui mais c'est elle qui est l'homme*". Ou encore de lui dire que "*ce n'est pas une femme qui lui fera la loi*".

Dans le dialogue avec **Hémon**, **Créon** reprendra de tels arguments: "*Mieux vaut succomber sous le bras d'un homme, de façon qu'on ne dise pas que nous sommes aux ordres des femmes*". Ou encore, plus directement, il lui adressera qu'"*il est l'esclave d'une femme, que la bassesse, c'est de se mettre aux ordres d'une femme et qu'en fait, il lui semble que ce garçon se fait le champion de la femme*".

Cette femme, **Créon**, comme nous le savons, finira par la tuer: et **Antigone**, et la sienne propre, mais aussi ce qu'il y a de sensiblement féminin chez **Hémon** qui, en se (25)suicidant, rejoint l'autre exception qu'est **Ajax** au fait que, dans les tragédies, les hommes meurent en tuant, ce qui fera dire à **N. Loraux**: "*un suicide de femme pour une mort d'homme*". (7)

Mais ce que **Créon** tue aussi et d'emblée, ce dont il ne veut rien savoir précisément, c'est le vide, ce vide d'où il tient son pouvoir. Dès qu'**Antigone** décide de suivre ce qu'elle estime devoir faire, au risque de passer outre à la sentence du roi, dès qu'elle vise à l'impossible, comme lui dit **Ismène** (et l'impossible est situé à droite au-dessus, dans les formules quantiques), **Créon** lui répond en s'identifiant massivement à la loi qu'il a promulguée, n'entendant pas, en quelque sorte, ce que **Lacan** nous a appris à repérer, que c'est "*toujours en imposteur que se présente celui qui prétend ériger la loi*". Et le Coryphée de tenter de le lui rappeler, en lui demandant: "*L'événement ne serait-il pas voulu par les dieux ?*" Et **Antigone** de lui dire à son tour que si elle a outrepassé sa loi, c'est "*parce que ce n'est plus Zeus qui l'avait proclamée*".

En fait, **Créon** est prisonnier d'une logique des énoncés, ce qui est particulièrement précisé dans le texte au vers 520, lorsqu'il dit: "*Le bon ne se met pas sur le rang du méchant*". Ou **Polynice** qui a servi sa ville, est mort pour Thèbes et a droit aux honneurs, ou il s'est retourné contre elle, a péri au combat et doit rester un cadavre sans sépulture. Pas de place pour prendre en compte ce que ces énoncés doivent à leur énonciation, à la dimension de négativité qu'ils présupposent, donc pas de place à ce qu'**Antigone** soutient non pas contre **Créon**, mais de son lieu à elle.

**Lacan** ne nous tire pas les choses de ce côté-là mais désigne dans l'Éthique plutôt **Antigone** comme représentante de cette limite radicale "*qui au-delà de tous les contenus, de tout ce que Polynice a pu faire de bien et de mal, maintient la valeur unique de son être*". Valeur essentiellement de langage, ajoute **Lacan**: "*Cette (26) séparation de l'être de toutes les caractéristiques du drame historique qu'il a traversé, c'est là l'ex nihilo autour de quoi se tient Antigone*".

Cet ex nihilo, ce vide, ce manque constitutif de la fonction langagière en tant qu'elle est absence de la chose, **Lacan**, dans son séminaire sur l'éthique, ne l'a pas encore sexué, pourrait-on dire. Il est seulement conséquence du langage, je dirais, neutre, S(A) soit comme mathème écrit dans ce séminaire (séance du 30 mars 60) et de ce que préside ainsi à notre destinée l'absence du souverain bien: d'où l'obligation éthique soit la contrainte pour chaque sujet de se confronter au vide d'où il se tient pour savoir la conduite qui doit être la sienne dans sa singularité.

Si **Lacan** s'en tient à cette conséquence, je dirais, neutre, de l'implication langagière, hypothéons que c'est parce qu'il n'avait pas encore à sa disposition à ce moment la réponse qu'il s'est forgée et qui aboutira au schéma de la sexuation, à comment homme et femme se situent dissymétriquement dans cette fonction langagière et que ce n'est que quand il pourra

S(A)

articuler réponse à cette question déjà laissée en suspens par **Freud** qu'il pourra écrire à droite dans le schéma, soit le sexuer.

Passer d'une éthique comme conséquence du sexuel à ses conséquences sexuées, soit prendre la mesure de ce que si l'absence de la chose contraint le sujet au désir sexuel, l'impuissance du langage à rendre raison du sexe oblige une seconde fois en quelque sorte à désirer sexué. Tel serait le lien qui de l'Éthique à Encore noue les deux séminaires.

## (27)Notes

(1) J.P. Lebrun, Le dit symétrique d'un non savoir mutuel, in Le Trimestre Psychanalytique n° 1, 1987.

(2) M. Foucault, Nietzsche, la généalogie, l'Histoire, in: Hommage à Hyppolite, PUF, 1971, pp. 145-172.

(2bis) J. Lacan, Séminaire III, Les Psychoses, pp. 198-199, Le Seuil, 1981.

(3) tous les extraits qui se rapportent au commentaire du texte de **Freud** sont extraits des Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse, La Féminité, nouvelle traduction, Gallimard, 1984.

(4) voir l'Organon, De l'interprétation, pp. 109 et svtes, VRIN, 1984, trad. J. Tricot.

(5) J. Février, Histoire de l'écriture, Payot, 1984.

(6) G. Steiner, Les Antigones, Bibliothèque des Idées, Gallimard, 1986.

(7) N. Loraux, Façons tragiques de tuer une femme, Hachette, 1985.